

## *Un prince, mon jour viendra*

Yolande Villemaire

Numéro 5, printemps 1977

Le Grand Cirque Ordinaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villemaire, Y. (1977). *Un prince, mon jour viendra*. *Jeu*, (5), 65–70.

# un prince, mon jour viendra

"Si nous voulons voir sur la scène des femmes reconnaissables et valables, qui nous parlent, et nous parlent de nous, ou si nous voulons être ces femmes, il va nous falloir écrire les pièces, les mettre en scène, les jouer, et surtout veiller à ce qu'elles soient représentées".

Pauline Hahn (fondatrice du "Feminist Interart Workshop" et du "F.I. Theatre") citée par Lois Messerman dans *Vers un théâtre féministe, Le théâtre 1971.1*, Christian Bourgois éditeur, p.22.

"Une femme est toujours représentée soit en termes de relation réelle avec un homme (épouse, maîtresse, secrétaire), soit en termes de relation symbolique avec lui (vierge-prostituée, Terre Mère-castatrice). Un personnage censé représenter l'humanité est naturellement un homme." (ibidem) Paule Baillargeon et Suzanne Garceau, du Grand Cirque Ordinaire, ont senti le besoin de se libérer de cette contrainte qu'exerce la polarité masculin-féminin inhérente à toute production mixte. Elles ont voulu créer des personnages de femmes autres que fonctionnels: des femmes au-delà du rôle. Le meilleur moyen d'y arriver était de se mettre dans une situation où n'interviendrait pas la relation homme/femme. C'est ainsi qu'avec Luce Guilbeault (dont c'est la première expérience de création collective) elles ont choisi comme point de départ à leur projet de spectacle, une situation n'impliquant que des femmes. Trois filles, qui partagent le même appartement, se mettent à tripper sur les nuages de leur vécu. Et le trip les amène à l'intérieur d'elles-mêmes.

## un trip sur les nuages

*Un prince, mon jour viendra* commence dans les nuages et finit à Disneyland. Les filles aiment les choses douces et cute, c'est bien connu. On nous l'a assez répété! C'est sans doute ce

charmant stéréotype qui a permis à Martial Dassylva de décréter (en réprimant difficilement un soupir de soulagement) que les trois comédiennes-acteurs d'*Un prince* ne sont pas "féministes pour deux sous"! Hein, parce que c'est pas toffe et qu'elles en sont encore aux contes de fées!

Le spectacle est pourtant féministe. S'il n'a pas l'agressivité que plusieurs voudraient bien voir aux interventions féministes (les hommes eux-mêmes ne commencent-ils pas à en avoir assez du système de violence qu'ils ont érigé?), *Un prince, mon jour viendra* est loin d'être aussi "innocent" que le laisse entendre Dassylva (qui va même jusqu'à dire qu'il y a assez de bonnes blagues pour que ça vaille le coup de délaisser la TV!), P. Baillargeon, S. Garceau et L. Guilbeault refusent pourtant d'accoler l'étiquette "féministe" à leur spectacle. Et elles ont raison. Et Dassylva a tort. Et vive le paradoxe! Si "féminisme" égale violence, haine du mâle, désir du pouvoir, des armes et de l'agressivité des hommes, *Un prince* n'a rien à voir avec ce cliché. Et pourtant, toutes les féministes n'ont pas l'intransigeance (et les méthodes!) du S.C.U.M. (Society for Cutting Up Men). Germaine Greer, dont les trois comédiennes en question n'ont (paraît-il, dixit M.D.) "ni le tempérament, ni le genre littéraire" est loin de préconiser la "revanche contre les hommes" (M.D. toujours). Qui a lu Germaine Greer connaît sa réticence face à la stratégie typiquement masculine de la violence: "Les femmes qui adoptent une attitude belliciste dans leur quête de libération se condamnent à embrasser l'ultime perversion de la virilité déshumanisée." (Germaine Greer, *La femme eunuque*, "J'ai lu", p.416). Paule Baillargeon, Suzanne Garceau et Luce Guilbeault



*Un Prince, mon jour viendra.* Suzanne Garceau, Luce Guilbeault et Paule Baillargeon.  
(photo: Jacqueline Wanner)

On entend la chanson: "Un jour, mon prince viendra..."

LUCE – Aie! y a assez un beau nuage en haut là! Un nuage qui a une forme de poisson, regarde!

PAULE – Non c'est pas comme un poisson. C'est comme un éléphant là... qui aurait les oreilles comme les ailes.

SUZANNE – Ca se peut des éléphants qui ont des... Ca peut pas voler des éléphants, c'est trop gros.

PAULE – Oui mais c'est comme des ailes pis ça vole.

SUZANNE – Ouen ben moé aussi je vole.

PAULE et LUCE – C'est même pas vrai.

SUZANNE – Je me suis acheté des ailes pis là je monte sa galerie pis je saute en bas pis je vole.

PAULE et LUCE – C'est même pas vrai.

SUZANNE – Oui. Pis devine ce que je fais? J'envoie des crottes sur le monde en bas...

Début de *Un prince, mon jour viendra*, d'après l'enregistrement réalisé au Palais Montcalm, le 7 avril 1974.



*Un Prince, mon jour viendra.* Paule Baillargeon, Luce Guilbeault et Suzanne Garceau.  
(photo: Jacqueline Wanner)

n'ont pas opté pour la tactique de guerre. Mais pourquoi minimiser une entreprise qui se veut avant tout une expérience théâtrale déconditionnée sur le plan des rôles sexuels? Ce n'est pas du théâtre de combat mais c'est loin d'être tout juste "beau" et inoffensif. Elles avaient le choix des armes; elles ont préféré l'ambiguïté ironique à la logique agressive.

Le refus de la ligne dure implique une stratégie de la forme aux contours incertains. Les nuages filent, s'interpénètrent et se transforment. Toute la première partie du spectacle n'est que jonctions coulantes, flashes brefs; l'espace s'élastise, le temps bascule, les rôles s'interchangent. Parfois, percent des cris stridents, un peu énigmatiques (popa! popa!). Le trip est smooth, mais pas du tout éthéré. Nourri d'une intériorité riche, mouvante et chaude.

Pas de bebelles inutiles: l'acteur est au centre. En l'occurrence: trois femmes.

### le prince versant quotidien

Mimer des bouts de vie, jouer à ce qu'on a déjà été, se raconter des choses: entre femmes. Forcément, il intervient. L'autre terme. Le prince ou le frère ou le père ou le mari. Toujours en termes de manque. La soeur, la fille, la femme souffrent de la défection d'un prince. Pourtant celui-ci n'est pas coupable d'avoir cessé d'aimer, d'être mort bêtement, de ne pas porter d'enfant, lui.

Pourquoi Monique se suicide-t-elle? Son prince est venu! Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants. Alors quoi? Ça ne suffit donc pas? La vie c'est pas comme dans les contes: le happy end supporte mal la réalité. Le prince, les enfants. Bon. Le



conte s'arrête là. Mais pas la vie. La vie c'est aussi des enfants insupportables, un mari qui s'en va, une belle-soeur envieuse, un bébé qu'on n'a pas voulu, un père qui n'est jamais là, un frère mort. Une maudite vie plate! La princesse a trop besoin du prince. La princesse ne vit pas: elle attend le prince. Et toutes les princesses s'haïssent à mort. La fancy méprise la cheap, la grosse déteste la maigre et vice versa. Car chaque princesse voudrait être la plus belle pour ne pas rater LE prince.

### le rose et la lavande

Devant le miroir, *elle* devient femme-objet. Ses mains "virevoltent tout autour d'elle mais ne la touchent pas". Femme châtrée, aseptisée jusqu'au sourire. Objet sexuel forcé de nier sa propre sexualité. Vierge ou putain. Femme pâle et vide. Forme creuse en attente. Muse, princesse, ou mère d'un prince. Et esclave d'une image de la féminité. Elle se meurt dans le rose et la lavande du stéréotype qui l'encage: ne pas vieillir, ne pas grossir, ne pas boire de bière, ne pas dire de gros mots, ne pas, ne pas. N'être que négation. Mais paraître: bomber le buste, rentrer les fesses, creuser le ventre, flotter en marchant.

### walt disney special

Qui a mis dans la tête des petites filles que le paradis sur terre consiste à rencontrer le Prince Charmant? Walt Disney, Perrault et Cie, ont donné de beaux modèles d'intégration sociale, tout en gommant ce qu'une enfant ne saurait voir. Que la "laitte et mé-

chante" marâtre de Blanche-Neige aurait pu être sa véritable mère; que le père-chasseur ne vient pas toujours tirer son Petit Chaperon des griffes du vilain loup. Par exemple. Mais ce que le conte ne dit surtout pas, c'est que le prince n'est qu'un dérisoire trompe-l'oeil. La deuxième partie de *Un prince mon jour viendra* est la version en couleurs (roses surtout) de la première. L'illusion désamorcée cède la place à la machination de l'illusion.

### le prince versant fictionnel

Le conte de fées sauce Walt Disney. Mais ici la fiction flirte avec la réalité. Cendrillon rencontre son prince au bal des petits souliers, sa marrainefée est une tante de Toronto; Blanche-Neige est envoyée, non pas dans la forêt, mais au pensionnat. Et Chaperon Rouge est une petite fille de l'Est! Et tout ce beau monde se comporte comme dans un conte de fées. Cendrillon d'abord, puis sa fille Blanche-Neige se meurent, non pas d'amour, mais de désir, pour un beau prince. La première y voit surtout un moyen de quitter sa soue, d'avoir du beau linge, d'oublier ce bouton sur le menton. Vivre enfin! (On songe aux personnages de Bretécher...) Et elle l'a son prince. Fin du rêve. La réalité s'insinue. Vieille, (trente ans déjà!), Cendrillon se mue en sorcière pour faire le malheur de sa fille en lui fabriquant un prince sur mesure. Et l'illusion se perpétue. Blanche-Neige donnera "l'amour, la fidélité, la tendresse, l'amour, la compréhension, l'amour" en échange de "l'argent,

"Une femme avec un homme c'est une putain  
Une femme avec une femme c'est une lesbienne  
Une femme avec un chien, c'est une vicieuse  
Pis une femme tu-seule... c'est une frustrée"

- En tout cas, ça nous laisse pas grand choix hein?

Extrait de *Un prince, mon jour viendra*

l'argent et l'argent" que lui promet son beau prince à pénis doré. Un prince pour lequel elle est d'ailleurs prête à sacrifier son nom, sa langue et sa nationalité. Un prince dont la fonction est exactement la même que celle de son raccourci enfantin, le ouaouaron à pénis argent: un objet sécurisant. Fin du conte. Son prince est v'nu mais a en veut pus. Le prince n'était qu'un attrape-nigaud.

### **chaperon rouge, le prince et le loup**

Cendrillon et sa fille ne sont pas ase-xuées, loin de là. Blanche-Neige est une femme en chaleur dans son attente (sexuelle) du prince. Mais elle est bien dressée: elle en veut "un, un rien qu'un mais UN". Prince unique, pré-texte à une sexualité qu'on lui appris à nier. Le Prince dont elle hérite se présente nettement à la fois comme

objet sexuel/sécurité matérielle. Il brandit son pénis et ce pénis est d'or. Plus délurée, Chaperon Rouge élimine vite le Prince Charmant: si "une femme seule, c'est une femme frustrée" et bien, tant pis, elle se passera bien du prince-âme-soeur. Et elle s'aventure dans la forêt de la vie avec la ferme intention de devenir une grande amoureuse. Pas question de courir après LE prince; ses cuisses s'ouvriront infiniment pour TOUS les princes. Mais la Sainte Vierge l'avait bien avertie que derrière chaque arbre se cache un satyre. Chaperon Rouge s'est lancée trop joyeusement dans la forêt de la vie: elle sera violée et tuée par le loup-satyre. Et c'est bien sa faute! Et la mère abusive du satyre sera condamnée et le satyre sera consolé.

L'histoire de Chaperon Rouge élargit la problématique du prince. L'illusion de l'amour romantique, du mariage et



*Un Prince, mon jour viendra. Suzanne Garceau, Luce Guilbeault et Paule Baillargeon.*

*(photo: Jacqueline Wanner)*



de la sécurité matérielle qui aliène Cendrillon et Blanche-Neige épargne Chaperon Rouge. La petite fille de l'Est est une femme libérée: elle a découvert qu'elle a un corps et qu'elle peut en disposer comme bon lui semble. Mais sa liberté, si elle n'est pas entravée par un homme-prince, le sera par un homme-loup. A ce moment du spectacle, l'une des comédiennes lit quelques manchettes de faits divers: fillettes violées et tuées... la réalité reprend ses droits. La femme voit l'homme comme un prince mais c'est un loup. Au lieu d'être le frère tant désiré, il devient l'agresseur et l'ennemi. Son système fait de la femme une esclave et une éternelle coupable. Chaperon Rouge est punie d'avoir voulu faire la folle. La mère du satyre est coupable d'avoir échoué. Et le juge sort grand couteau.

### un show séduisant

*Un prince, mon jour viendra* n'a rien d'une démonstration. Mais il y a dans ce spectacle une cohérence que n'atteignaient ni *T'es pas tannée*, *Jeanne d'Arc*, ni *la Famille transparente*, ni *l'Opéra des pauvres*. La technique est pourtant sensiblement la même: im-

provisations, création en commun, jeu de transformations. C'est un spectacle aussi "séduisant" que les précédents: des chansons, de la musique (de Suzanne Garceau), de l'humour. Mais, en plus, c'est percutant du début à la fin. L'illusion du prince, les affres de la féminité, l'oppression masculine sont le lot quotidien de toutes les femmes. Il commençait à être temps que les femmes cessent de se voir représentées par l'intermédiaire des hommes. Les *Belles-Soeurs* ne sont des femmes que par accident. Celles-ci le sont par nécessité. Et elles sont convaincantes! Car ces trois comédiennes sont de grandes comédiennes. Attachantes, habiles et inventives, éblouissantes (mais chacune différemment) Paule Baillargeon, Suzanne Garceau et Luce Guilbeault font la preuve que les femmes sont les plus aptes à élaborer leur propre fiction.<sup>1</sup>

yolande villemaire

1. Cet article a d'abord été publié, à quelques variantes près, dans la chronique "Showtime" du journal *Hobo-Québec*, nos 16-17, février/mars 1974.

**Le rôle que jouait Paule dans *la Tragédie* était un peu inconfortable après *Un Prince, mon jour viendra*.**

P.B.: *C'est parce que là, c'est la première fois que j'avais un regard...là, j'étais au niveau des gars, dans le sens de la critique et de la caricature d'un personnage placé en face de moi. Que je regardais comme ça, mais qui était extrêmement proche de moi. J'ai vécu ça tel quel, j'ai eu juste à l'exagérer un petit peu. C'est la petite bourgeoise qui s'infiltré dans le milieu freak du jour au lendemain et qu'on accepte et qu'on rejette en même temps. J'ai beaucoup trouvé, dans ce show-là, comme comédienne. Je suis aussi extrêmement contente de mon personnage de reine, j'ai adoré faire ça. C'était la sorcière.*

R.C.: C'était la lune.

P.B.: Mais ça, ça reste dans la mythologie mâle. (...) on parle d'un problème qu'il y a dans le Grand Cirque, moi j'ai autant de problèmes avec ça que toi, je me mets de-